

Journal de la Bibliothèque Warburg (1926-1929)

Présentation, traduction et annotations par Laure Cahen-Maurel

Le texte que nous présentons est la traduction inédite d'un journal d'une écriture touffue dans lequel trois plumes différentes jettent des notes souvent pressées. Ces quelques paragraphes d'introduction voudraient aider à mieux comprendre ce que l'esprit du document pourrait avoir de bizarre, mais aussi d'emblématique : l'enjeu posé par la lecture du journal pourrait être celui de lire, ou ne pas lire, Warburg.

Ce nom résonne d'un double écho dans la conscience moderne. En l'entendant on pense à la fois à un empire financier et à une institution éponyme dédiée au savoir, le Warburg Institute. Ce sont deux points de vue intimement liés l'un à l'autre pour qui se penche sur l'historien de l'art Aby Warburg (1866-1929) et sur le patrimoine le plus inouï qu'il nous ait légué : sa « Bibliothèque des Sciences de la Culture », en allemand : *Kulturwissenschaftliche Bibliothek Warburg*, abrégé par la suite en « K.B.W. » Grâce à l'édition critique allemande de son œuvre complète nous accédons quatre-vingts ans plus tard à de précieux éclairages sur cet héritage riche, complexe, venant compléter le peu d'essais publiés de son vivant.

De la bibliothèque, le Warburg Institute possède aujourd'hui ce qui en fut sauvé au commencement du III^e Reich : les quelques 60 000 livres et 20 000 photographies expédiés à Londres en 1933, quatre ans après la mort de Warburg, et intégrés en 1944 à l'Université de Londres. Si la transformation d'un espace privé – au départ, la bibliothèque personnelle de Warburg – en un institut de recherche semi-public a assuré sa réputation et son attrait posthumes, l'aura d'une idée et d'un nom a pu faire quelque peu oublier le gigantesque labeur de sa maturation : le travail physique, l'énergie infatigable et l'engagement spirituel qui ont donné réalité à un aménagement idéal de l'espace des livres qui tient de sa nature hybride, privée et publique, un fragile équilibre. C'est justement cet aspect de la bibliothèque qui a été pleinement révélé en 2001 par les éditrices allemandes du *Journal* de la « K.B.W. » :

Karen Michels et Charlotte Schoell-Glas. Et c'est à cette première image de ce lieu légendaire, dans sa pratique autant qu'en son idée, que nous aimerions donner tout son sens, d'abord par un aperçu biographique destiné à appréhender l'esprit de Warburg, puis en esquissant la manière dont il s'incarne dans la structure de la bibliothèque avant de montrer comment il se communique dans le journal.

I.

Né le 13 juin 1866 à Hambourg au sein d'une dynastie juive de financiers et d'économistes installés des deux côtés de l'Atlantique, en Allemagne et aux Etats-Unis, aîné des sept enfants du banquier Moritz Warburg, Aby choisit de donner à sa vie une toute autre direction. Pas plus qu'il ne se soumet aux activités de sa famille, il ne veut s'astreindre à ses liens religieux : il commence une autre aventure en se frayant un chemin à travers l'histoire de l'art, une histoire d'images que le judaïsme, en sa tradition, refuse.

En portant à 60 ans un regard rétrospectif sur leur enfance, lorsqu'il prononce l'oraison funèbre de son frère mort le 26 octobre 1929, Max Warburg révèle une anecdote devenue presque légendaire sur la manière dont la bibliothèque est née : « Je n'avais que douze ans, j'étais bien trop immature pour réfléchir et acceptai de monnayer son droit d'aînesse ». A seulement treize ans, Aby Warburg aurait ainsi cédé à son cadet le droit d'occuper la fonction de leur père contre la promesse de Max de lui acheter tous les livres dont il pourrait avoir besoin. La suite ne démentira pas ce pacte. Non seulement Max mais leur propre père financeront leur vie durant des acquisitions de livres qui dépassent rapidement les besoins personnels de Warburg. Dès 1901, les fondations d'une bibliothèque conçue pour les générations futures sont posées. Elles seront achevées vingt ans plus tard. Entre-temps, la « bibliomanie » de Warburg (voir *Journal* : 31 déc. 1926) remplit de livres les murs de sa maison particulière au 114 Heilwigstrasse à Hambourg : épluchant les catalogues des bouquinistes, il se procure chaque titre qui retient son attention, y compris lorsque ce n'est qu'un mot qui l'a frappé par sa netteté ou son caractère imprévu. Qui, même des esprits les plus pénétrants, aurait pu supposer que la passion d'un enfant pour la lecture déboucherait sur une telle collection encyclopédique ?

De fait, nous touchons ici à un lien d'une rare intimité, ou organicité, entre une œuvre et un esprit, une personnalité. Un esprit habité par l'image, plus encore que

par les mots : des illustrations grotesques des *Petites misères de la vie conjugale* de Balzac, découvertes à six ans (et dont le satanisme angoisse ses rêves pendant une fièvre typhoïde), jusqu'à l'expression douloureuse de Laocoon mordu par le serpent, dont l'image lui est révélée à vingt ans par la lecture de Lessing et qui le décide à étudier l'art en faisant sien le questionnement sur la fonction de l'image visuelle dans la hiérarchie des signes. Entré à l'Université de Bonn en 1886, Warburg se forme dans le contexte d'une psychologisation de la philosophie. L'âge métaphysique des philosophies de l'art s'est terminé avec Hegel ; commence une nouvelle histoire de l'esprit qui intègre un ensemble de forces, tant irrationnelles que rationnelles.

C'est précisément dans ses années de thèse à l'Université de Strasbourg que la nature de sa bibliothèque se précise. Warburg se spécialise dans l'histoire de la Renaissance avec, pour sujet de mémoire, le mouvement dans les peintures mythologiques de Sandro Botticelli, *La Naissance de Vénus* et *Le Printemps*. A contre-courant des histoires de l'art formelles, il met la vie de l'image au principe de sa méthode iconographique, en se fondant sur la théorie albertienne de l'expressivité, et promeut une esthétique de l'empathie (*Einfühlung*). Son analyse place à l'origine de l'expérience esthétique la reconnaissance, dans l'objet contemplé, de certaines de nos sensations et émotions propres, de nos passions et de nos peurs. Car l'art est un phénomène chargé de pathétique ; l'œuvre renferme l'expression type d'une émotion, une « Pathosformel », qui, si l'on regarde l'histoire de l'homme d'un peu près, s'étend à d'autres phénomènes. Ces formes du « pathos » courent dans de multiples symbolisations culturelles, du folklore à la religion, perpétuant leur marque stylistique à travers les époques et les lieux. Ainsi du style des images païennes de l'Antiquité : il survit ou, de façon plus exacte, revit dans les images du Quattrocento florentin et, au-delà, de la civilisation européenne moderne. Traquer ces grandes énergies fondatrices de formes atemporelles suppose donc de faire sauter les limites habituelles des disciplines (voir *Journal* : 29 nov. 1926). C'est le fait de devoir passer d'une bibliothèque spécialisée à une autre pour pouvoir rassembler tous les livres nécessaires à l'élaboration de son mémoire de thèse qui amena Warburg à l'idée d'une grande « Bibliothèque des Sciences de la Culture » : faire le plan d'un édifice en rapport avec la provision des matériaux donnée par cette nouvelle méthode d'étude de l'art, et qui soit en même temps proportionnée à ses besoins. Autrement dit, aménager un espace qui décloisonne les savoirs ; qui ne se cantonne pas à une branche de l'histoire de la civilisation

humaine mais qui les comprenne toutes sans pour autant n'être qu'un simple magasin universel de livres et d'images.

II.

La structure de la « K.B.W. » doit énormément aux deux figures les plus proches d'Aby Warburg dans cette entreprise : Fritz Saxl et Gertrud Bing. Fritz Saxl (1890-1948), un des représentants les plus remarquables de l'école de Vienne d'histoire de l'art, pénètre pour la première fois dans la bibliothèque de Warburg en 1911, alors qu'il finit sa thèse sur Rembrandt. Il entre à son service comme assistant bibliothécaire en 1913, puis le supplée à la direction de la bibliothèque de 1920 à 1924 avant d'en prendre la succession, en 1929, et de devenir après 1933 le premier directeur de l'institut de Londres. Gertrud Bing (1892-1964), quant à elle, commence sa carrière à la bibliothèque dix ans plus tard, en 1922. Elle est philosophe, élève d'Ernst Cassirer, et devient directrice adjointe de la bibliothèque en 1927. Elle sera vice directrice du Warburg Institute sous la législature de Saxl et lui succédera de 1955 à 1959.

Quand tous trois s'engagent à coucher par écrit l'histoire de la bibliothèque qu'on va lire dans « des notices de journal quotidiennes » (voir : 24 août 1926), deux événements importants ont eu lieu. Le premier aura été la crise psychotique de Warburg à l'issue de la Première guerre mondiale. Le second, l'emménagement de la bibliothèque dans le nouveau bâtiment du 116 Heilwigstrasse, en 1926, pour abriter les masses de livres que la résidence privée ne peut plus contenir. Commencé avec l'inauguration du nouvel édifice, le *Journal* couvre les quatre dernières années du travail intellectuel de Warburg, qui sont aussi les quatre premières années de la bibliothèque comme institut.

C'est au prix d'un formidable défi que Warburg dut ressaisir les ultimes forces de sa raison. En avril 1921, il entre en effet à la clinique « Bellevue » du psychiatre Ludwig Binswanger à Bad Kreuzlingen, en Suisse, en proie à de terribles colères, à des phobies et obsessions que le carnage de la Grande Guerre a fait surgir dans son esprit. L'une d'elles s'enracine dans son judaïsme : Warburg est persuadé qu'on lui donne en nourriture la chair de ses parents. Mais en dépit de ces troubles il se lance lui-même le défi de convaincre ses médecins de l'intégrité de son pouvoir intellectuel. Un second pacte est alors noué : obtenir de sortir de l'hôpital à condition de

concentrer toute son attention dans une activité de la pensée qu'il devra mener à bout et exposer au public de Kreuzlingen. Durant cette période, la direction de la bibliothèque tombe entre les mains de Saxl et, dans sa perspective, l'essentiel est de « stabiliser » la bibliothèque en un institut public. Dès 1920, il affiche son intention de la rapprocher de l'université naissante de Hambourg ; en l'absence de Warburg, il s'affaire à recruter du personnel. Ainsi, ce sera bien son initiative que d'inscrire la bibliothèque sur la voie d'une institutionnalisation tacitement acceptée par Warburg, ce qui suscite toutefois des réticences dans la mesure où elle le dépossède de son espace. Mais le maître rentre à Hambourg en août 1924. Il a gagné son pari, contre toute attente. Les médecins et patients du sanatorium de Kreuzlingen ont été le premier auditoire du récit de son voyage en pays pueblo, entrepris en 1895-1896 et venu nourrir une analyse du rituel du serpent chez les Indiens Hopis. Il peut donc désormais s'assurer par lui-même que son esprit reste intact dans l'institut d'Hambourg. Celui-ci prend le statut d'une institution semi-publique, désormais baptisée « Bibliothèque des Sciences de la Culture » ; un lieu progressivement indépendant de la famille Warburg et destiné à exister selon ses propres règles, mais érigé sur le terrain mitoyen de sa propre maison.

L'articulation public-privé est ici essentielle. Dans cet aménagement d'abord privé de l'espace des livres, c'est l'esprit même de Warburg qui s'incarne et se reflète, avec toutes ses tensions intérieures. L'invisible se fait visible, et ce n'est pas un hasard si le tout premier volume du *Journal* s'ouvre sur cette injonction éloquente du maître à ses collaborateurs : « L'horrible spectacle des livres de travers doit cesser car il donne à la bibliothèque la tournure d'une roulotte de bohémiens. Que chacun s'impose pour tâche de redresser les livres où ils sont chancelants. » Parvenir à un équilibre entre bibliothèque personnelle et institut public, c'est transformer le chaos intérieur en ordre apparent et rendre l'esprit qui le nourrit capable de se communiquer ; le 116 Heilwigstrasse se devra d'être le royaume de l'ordre, règne des fiches, classements et règlements. Mais sous cette maîtrise apparente se cache un ordre autrement plus complexe.

Dès sa première visite comme étudiant, Saxl fut frappé par l'agencement particulier des 15 000 volumes que la bibliothèque de l'époque renfermait. C'est par son intensité créatrice qu'il caractérise l'entreprise de Warburg dans son mémoire sur

l'histoire de la « K.B.W. »¹, une œuvre « intensément » personnelle et vivante : « Chaque progrès de son système de pensée, chaque nouvelle idée de l'interrelation des faits amenait [Warburg] à grouper sans cesse autrement les livres correspondants. La bibliothèque changeait au moindre changement dans la méthode et à la moindre variation de ses intérêts. » Le *Journal* témoigne du même principe d'agencement quinze ans après : « trier livre par livre suivant les accents internes de notre attention » (26 nov. 1926). Tel est l'horizon heuristique d'un esprit qui postule la « loi du bon voisinage », selon laquelle le livre dont un chercheur a besoin n'est pas celui dont il a connaissance mais bien son voisin ignoré sur l'étagère. Ainsi, loin des techniques de standardisation et de classement alphabétique qu'exige la gestion d'une bibliothèque d'après les critères du moment, dans le nouvel édifice « les livres [sont] ordonnés comme des problématiques et des guides vers leur solution » (3 déc. 1926). La bibliothèque suit le principe de la vie de l'esprit. Elle est encore plus que la somme bibliographique de la propre activité intellectuelle de Warburg ; la synthèse est organique, les éléments se côtoient et s'agencent selon un principe non pas encyclopédique mais proprement psychologique.

En dressant les principes d'organisation qui mettent en évidence les différentes unités dont la « K.B.W. » se compose, le *Journal* explicite la progression de section en section et d'étage en étage (voir : 29 nov. et 3 déc. 1926). Déployée sur quatre niveaux autour d'une grande salle de lecture ovale, qualifiée d'« arène de la science » par Warburg, cette bibliothèque-univers progresse des problèmes généraux de l'expression et de la nature des symboles jusqu'aux formes sociales de la vie humaine : histoire, droit, folklore, etc. D'un point à l'autre, on chemine de l'anthropologie à la religion, de la religion à la philosophie et à l'histoire des sciences, puis à l'expression en art, pour enfin arriver au langage et à la littérature. La loi d'association qui dévoile des liaisons secrètes de livre à livre et des significations jusque là restées inaperçues constitue le fil d'Ariane dans la traversée de cet espace. Pour éviter de se perdre physiquement dans cette « collection de problèmes », selon une formule de Cassirer, Saxl met au point en 1922 un système astucieux de couleurs (voir : 3 déc. 1926), inspiré des grandes bibliothèques mais qui sera abandonné dans les années 1970 : les livres sont cotés selon huit couleurs élémentaires distribuées en groupes de trois d'après différentes combinaisons ;

¹ Edité par Gombrich sous le titre : « L'histoire de la Bibliothèque de Warburg (1886-1944) » en dernière partie de sa biographie : *Aby Warburg. An Intellectual Biography* (Ernst H. Gombrich, éd. du Warburg Institute, Londres, 1970, pp. 325-338). Fritz Saxl le rédigea en 1943 sans pourtant l'achever ni le publier.

chaque section a une couleur (par exemple noir-rouge-vert), si bien qu'un ouvrage rangé par inadvertance au mauvais emplacement jure aussitôt et signale l'erreur. Mais Warburg n'entend pas rendre à quiconque l'accès de sa bibliothèque matériellement et techniquement facile. Les visiteurs doivent se faire guider pour s'orienter dans sa pensée. Il y va d'un rapport d'identification, nécessaire pour s'élever à sa vision ; une identification qu'il réclame non seulement de ses deux collaborateurs, mais de tous ceux qui désirent arpenter son univers.

L'espace de la « K.B.W. » a trois dimensions. La recherche et les publications, tout d'abord : Saxl fonde en son sein deux collections - les cahiers d'*Etudes de la Bibliothèque Warburg* et un volume annuel de *Communications* rassemblant les actes des conférences qui y sont tenues par de nombreuses figures éminentes de l'Université de Hambourg. Ce sont deux organes importants de publication de ses propres recherches non seulement sur Rembrandt mais sur la tradition des images astrologiques et l'art médiéval anglais. Cassirer lui-même commence, dès 1923, à y publier ses premières réflexions sur la « forme symbolique », surmontant sa crainte initiale de se trouver pris au piège d'un tel labyrinthe. D'y être fait prisonnier. D'autre part, la « K.B.W. » est le lieu d'enseignements destinés à former la jeune génération de chercheurs à la méthode warburgienne (voir : 23 nov. 1926). Elle fonctionne en quelque sorte comme une faculté annexe de la nouvelle université hambourgeoise. Warburg y organise des exercices sur l'histoire culturelle de Jacob Burckhardt et suit de près ses doctorants, avec lesquels il n'est pas toujours tendre, comme l'atteste le *Journal* (voir entre autres : 3 nov. et 23 nov. 1926).

Laboratoire de l'esprit, bibliothèque de Babel ou labyrinthe de Dédale : telle est l'iconologie de la Bibliothèque de Warburg, une bibliothèque dont la finalité est d'ouvrir le plus grand nombre de pistes, d'entrer dans les détails et les particularités infinies du monde ; une bibliothèque vivante qui brouille les limites de l'espace intérieur et de l'espace du dehors, reflet privé de l'esprit d'un homme, mais aussi reflet universel de l'histoire des formes d'expression de l'existence humaine.

III.

Etre introduits dans les intentions de Warburg, voilà tout le problème. Il faisait un usage particulier de l'instrument habituel du chercheur : la langue et l'écriture. Il

combinait les concepts pour procéder à des branchements de sens inédits², usait du langage sur un mode ironique, parfois fantasque, mais toujours inventif. Mais surtout, l'espace même du journal n'est pas le lieu d'un travail d'écriture ni celui, en l'occurrence, d'une discussion des thèmes ; n'étant pas destiné à être publié, Saxl ne prévoyait pas, en 1932, de l'intégrer dans son plan d'édition complète des écrits de Warburg. Son écriture adopte un « style télégraphique » (voir : 21 mars 1926) et ses remarques souvent brèves et discontinues sont avant tout à regarder comme autant d'approches tâtonnantes d'une réalité mouvante où les points d'accroche sont difficiles à saisir. Y compris pour Gertrud Bing, la plus proche collaboratrice de Warburg, qui écrit après seulement deux mois et demie d'absence pour cause de maladie : « Ai malheureusement tout oublié et ne sais plus le moins du monde ce qui se passe chez nous. Matinée se perd en « tentatives d'orientation ». » (26 nov. 1926)

Pourquoi, en ce cas, ajouter à l'énorme charge du travail à faire celle apparemment redondante d'avoir à commenter le travail fait par l'écriture d'un journal long de plus de 550 pages, neuf volumes manuscrits en définitive ? Warburg a besoin de cet échange écrit pour rester maître de son œuvre : « A cause d'une stagnation dans les observations de mes collègues, je perds un moyen de me confronter au tout de manière féconde (dans le calme du petit matin) – ce qui est très préjudiciable à la K.B.W. Alors je vous en prie, soyez un peu plus aidant ! », note-t-il avec amertume le 2 septembre 1927. A l'exigence inaugurale de rationalisation technicienne (voir : 3 janv. 1926) succède une métaphore botanique qui semble venir spontanément sous sa plume en conclusion de l'année 1926, et qui souligne la tendance profonde de la bibliothèque à croître de manière autonome : « Si nous portons un regard rétrospectif sur l'année, nous ne pouvons qu'être sincèrement reconnaissants (...) que le déménagement se soit tout simplement avéré une transplantation dans la bonne terre, malgré toutes les difficultés matérielles. (...) il est permis au désir d'aventures scientifiques – *mater studiorum* – de se déployer plus librement ; grâce à lui, des branches sèches en apparence (...) reverdissent pour donner des fruits modestes. » Plus tard, dans une notice du 29 novembre 1927, c'est la fonction même du journal que Warburg qualifie d'« organique ». Pour touffue qu'elle soit, son écriture n'est pas secondaire mais primordiale au contraire. Utilisé

² Voir sur ce point les études de Georges Didi-Huberman. On sait en outre par Ernst H. Gombrich que Gertrud Bing projetait d'écrire un texte sur la langue de Warburg, dans le cadre d'une biographie intellectuelle qui resta lettre morte. Cf. pour plus de détails : E. H. Gombrich, *Aby Warburg. An Intellectual Biography* (op. cit.) et Björn Biester, *Tagebuch der Kulturwissenschaftlichen Bibliothek Warburg (1926-1929). Annotiertes Sach-, Begriffs- und Ortregister*, éd. Filos, Erlangen, 2005 ; introduction : p. 25 et suivantes.

pour soutenir l'idée et le désir de cette œuvre singulière qu'est la « K.B.W. » jusqu'à son exécution, le journal délimite un espace d'invention comparable à l'atelier du peintre ou au laboratoire du chercheur. D'où cette réelle intimité d'une écriture qui dépasse le simple outil de communication. Lorsque Warburg définit le *Journal* comme le moyen d'un « contact » (*Fühlungnahme* ; *Kontakt*) entre lui, Saxl et Bing, la dimension physique du mot est à entendre. Le ton formel des premières pages destinées à asseoir son autorité de maître des lieux s'efface rapidement et laisse place à une écriture qui donne forme, relief et épaisseur aux impulsions et énergies de son esprit si singulier et parfois vacillant, dont le *Journal* consigne les dernières aventures intellectuelles : l'exploration de l'astrologie antique et de la magie médiévale, une politique de l'image autour d'un timbre-poste intitulé « Idea vincit », l'atlas *Mnemosyne*, ou encore la lecture de Giordano Bruno. Ici s'approfondit l'espace d'une liberté reconquise sur la maladie : Warburg se reconstruit, par et dans, la rédaction du journal. Enfin, celui-ci est censé harmoniser les points de vue mais aussi les varier et protéger l'immédiateté et la liberté d'écriture allant de paire avec une création libre et aventureuse : « Puisque les trois instigateurs se sont unis dans la création de la K.B.W. indépendamment des personnes et qu'ils sont résolus à pérenniser en son sein le bénéfice de leur travail commun par-delà les sensibilités, la critique doit ici être libre, intransigeante, mais s'en tenir strictement aux faits. » (3 janv. 1926).

Allusions, noms illustres ou devenus pour nous plus anonymes se répandent dans ces pages de journal comme une pluie de confettis. Ils témoignent de l'ampleur des contacts noués avec les milieux culturels allemands et étrangers du temps. Il se peut que ces références nous effleurent ; certains sauront sans doute leur donner tout leur poids. Elles ne doivent pas décourager en tout cas la lecture du *Journal*, car sa force est ailleurs : elle réside dans le fait que l'excitation créatrice de Warburg s'y fait palpable et contagieuse. Le lecteur de ces pages sera sans doute lui-même stimulé par leur érudition, excité par l'inflexibilité et l'impatience avec lesquelles Warburg érige sa bibliothèque mais aussi par son humour. L'œuvre d'Aby Warburg a eu, et continue d'avoir, de nombreux disciples parmi les historiens d'art les plus éminents : Erwin Panofsky, Otto Kurz ou Ernst H. Gombrich. Le *Journal* permet une approche inédite de la force persistante de l'esprit warburgien à la lumière non seulement des travaux et événements quotidiens de la bibliothèque mais des labeurs

intérieurs de cet esprit ; une lumière qui nous porte au cœur de la pensée warburgienne.

*

Dans cette première partie, où nous ne donnons des extraits que de l'année 1926, nous avons cherché à offrir un ensemble le plus uni possible. Pour dévoiler ce lieu légendaire encore tenu secret, si l'on en juge au peu de documentation existant à son sujet, nous avons fait porter l'accent tout autant sur la pratique de la bibliothèque que sur sa théorie : ordonnancement des livres, mode de catalogage, système de cotation, gestion de la salle de lecture, organisation des visites, conditions de travail des employés ou organisation des exposés. Dans une suite, nous souhaitons explorer la méthode du mot en image, au fil des trois autres années du *Journal* que la mort soudaine de Warburg interrompit en octobre 1929. Cette méthode, qui est au fondement de l'atlas *Mnemosyne* (le grand assemblage d'images commencé au sein de la bibliothèque en 1928 et dont une édition séparée a paru en 2000³) est résumée par Warburg dans cette note du 14 septembre 1927 : « La contemplation d'images historiques demande de laisser agir la *mnêmê* en silence. (...) Parfaitement d'accord avec Saxl que le meilleur moyen d'envoûter, tout d'abord, les esprits est de leur présenter des modèles, puis une légende qui les interprète ; et qu'après seulement on peut contraindre les esprits à prendre connaissance du XVI^e siècle à travers un « texte imprimé », recueil inquiétant de valeurs phobiques démoniques. » Idée difficile à saisir si l'on ne s'est pas familiarisé auparavant avec l'univers de la « K.B.W. », ce sanctuaire d'une pensée en mouvement mise en représentation spatiale, au frontispice duquel Warburg a inscrit, à la façon de Platon, ce mot grec *Mnemosyne* signifiant « Mémoire » : mémoire propre de l'homme Warburg, mémoire de l'humanité dans ses rapports au monde qui s'inscrit de fait, peut-être de la façon la plus patente, dans la mémoire de l'Art.

³ Cf. *Der Bilderatlas « Mnemosyne »*, éd. par Martin Warnke en collaboration avec Claudia Brink, Akademie Verlag, Berlin, 2000 (vol. II de l'édition complète des écrits de Warburg : *Aby Warburg. Gesammelte Schriften – Studienausgabe*).